

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et



va ton chemin.

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTREAL, DÉCEMBRE 1883.

No. 12.

SOMMAIRE.

- | | |
|--|------------------------------|
| 1. LE GÉNÉRAL DE CHARETTE ET LES ZOUAVES DE QUÉBEC. | 5. DANS UN CACHOT. |
| 2. SON EXCELLENCE LE COMMISSAIRE APOSTOLIQUE ET LES ZOUAVES PONTIFICAUX. | 6. A QUOI BON DES COUVENTS ? |
| 3. MENTANA, (Suite et fin.) | 7. UNE ACTUALITÉ. |
| 4. L'HIVER. | 8. AVIS. |
| | 9. DÉCÈS. |

Le général de Charette et les Zouaves de Québec.

Aussitôt que la presse eût annoncé la mort de M. le comte de Chambord, les Zouaves pontificaux de la section de Québec se réunirent et adressèrent, par l'entremise de leur président-général, une lettre de condoléance au général de Charette, qui venait de perdre un parent illustre dans la personne du duc de Bordeaux.

Voici la lettre que les Zouaves adressèrent au général en cette circonstance :

Général,

" Les zouaves de la Section de Québec ne peuvent rester insensibles à la douleur immense que ressent leur ancien général à l'occasion de la mort de M. le Comte de Chambord.

" Aussi ils m'ont chargé de vous exprimer leurs vifs sentiments de condoléances.

" Dans votre visite au Canada, l'an dernier, général, nous nous sommes efforcés de vous prouver d'une manière vraie et non équivoque l'estime, l'attachement et le dévouement que nous nourrissons tous pour celui que nous nommons notre chef.

" Vos joies sont les nôtres, mais vos douleurs et vos peines nous voulons les partager aussi. Qui nous savons que votre cœur a saigné en voyant s'éteindre le noble comte de Chambord, votre parent et votre ami, comme aussi l'ami et le défenseur de la cause pontificale qui vous est si chère.

" Nous prenons part à votre deuil, et nous voulons vous informer que le 3 septembre prochain, les zouaves

de la section de Québec, assisteront à une messe qui sera dite pour le repos de l'âme de celui que vous pleurez.

Votre très humble,

CHS. TRUELLE,
Prés. Gén. Union Allet,
Ex. Of. Z. P., Sec. de Québec.
Québec, 31 août 1883.

Au Marquis de Charette
39 rue Galilée, Paris, France.

Le général de Charette a répondu comme suit :

" Basse Matte, 18 sept. 83.

" Mon cher ami,

" Si une consolation me peut aller au cœur, c'est certainement celle qui me vient de cette France, qui là-bas, au-delà des mers, a su conserver pures et intactes les traditions religieuses et monarchiques ; elles avaient fait de notre pays " le plus beau royaume, après celui du ciel."

" Jamais le souvenir des honneurs dont vous avez comblé un zouave qui venait serrer les mains de ses camarades—de ses amis—ne s'effacera de ma mémoire et surtout de mon cœur.

" C'est une dette de reconnaissance, mais s'il est bon de donner il est encore meilleur de recevoir.

" Dans ma profonde douleur, —je suis presque heureux de vous voir la partager—du reste rien ne m'étonne des canadiens-français, et j'avoue que je m'y attendais.

" Veuillez, mon cher Trudelle, être mon interprète auprès de tous mes amis, dites-leur que je compte sur eux

comme ils peuvent compter sur moi.—que nous serons toujours prêts à défendre la cause de Dieu et notre pays.

“ Merci encore et de cœur,
Votre bien dévoué,

“ CHARETTE.

“ Monsieur Ch. Trudelle,
Président de l'Union-Allet,
Québec, Canada, Amérique.

SON EXCELLENCE

le Commissaire apostolique et les zouaves pontificaux.

Les zouaves pontificaux de la section de Québec ont eu, grâce à l'entremise de leur digne et dévoué aumônier, M. Bélanger, l'insigne honneur d'avoir, hier après-midi, une audience privée de Son Excellence le Commissaire apostolique. Vingt et un soldats de Pie IX étaient présents à cette réception. Voici leurs noms : C. Trudelle, C. G. Bertrand, C. E. Rouleau, A. Bourget, C. Roy, M. Bourget, R. Bernier, Th. Normandin, J. A. Couture, E. Garneau, E. Brunelle, D. Lefebvre, C. Voh, C. Guilbault, F. X. Dumontier, E. Watters, N. Dorion, L. T. Dussault, V. Renaud, J. O'Flaherty et A. A. Routhier.

Précédés de leur aumônier, les zouaves entrèrent à trois heures au salon de la maison des Rédemptoristes, et aussitôt Son Excellence le Commissaire apostolique vint à la rencontre de nos généreux défenseurs de la Papauté. Le rév. M. Bélanger dit alors à Mgr Smeulders : “ Excellence, j'ai le plaisir de vous présenter les zouaves pontificaux canadiens de Québec.” Chaque zouave fut ensuite présenté à Son Excellence.

Mgr Smeulders, après avoir admis chaque zouave à lui baiser la main et après avoir dit quelques mots à chacun à bien voulu s'adresser à tous. Il a commencé par exprimer la grande joie qu'il éprouvait de recevoir en audience les zouaves pontificaux canadiens, représentant ici comme ailleurs la plus belle et la plus sainte des causes. Il ajoute qu'il avait des raisons spéciales pour se sentir profondément ému en présence des défenseurs du Pape-Roi. Lui-même avait eu un rôle à jouer à l'occasion du séjour des zouaves à Rome. Lui-même avait eu le bonheur de servir comme aumônier de certains détachements. Dans ce service, il avait passé de très beaux jours de sa vie.

Depuis qu'il avait revêtu l'habit religieux, il n'avait pas regretté un seul instant la voie qu'il avait prise. Cependant lorsqu'il entendait gronder le canon, lorsqu'il voyait ses zouaves partir pour le combat, il aurait été désireux de pouvoir quitter pour quelques heures son saint habit, afin de combattre lui aussi en faveur du Pontife-Roi.

Mgr Smeulders a alors parlé de l'affection que tous les zouaves nourrissaient pour Pie IX, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et qu'il ressentent actuellement pour Léon XIII, son digne successeur.

Les combats ont été terribles ; les zouaves ont montré vraiment de l'héroïsme ; mais la Providence a voulu que la victoire ne vint pas favoriser de suite leurs drapeaux. Ils ont succombé sous le nombre, mais ils avaient énergiquement enregistré leur protêt. Les ennemis de la catholicité, ont été maîtres du champ de bataille.

Mais, a dit Son Excellence, il n'y a pas lieu de perdre courage ; la Providence, en permettant la défaite des zouaves, a eu ses desseins, desseins insondables. Dieu aura son heure.

Mgr Smeulders a exprimé le désir que le Pape n'ait pas besoin de la force matérielle des armes, mais qu'il

vint à triompher grâce au secours spirituel de la prière de tous les fidèles du monde catholique. Ne nous décourageons pas, a ajouté Son Excellence : dix-neuf siècles sont là comme garantie que Dieu fera triompher son Eglise.

Les luttes que l'Eglise a eues à soutenir par le passé ont été aussi formidables que celles de nos jours, et ont eu pour effet de développer et d'affermir la foi.

Pour que le succès noussoit assuré le plus vite possible, faisons-nous un devoir de prier et de prier sans cesse, afin que les ennemis de l'Eglise cessent de la persécuter et que l'ordre partout soit rétabli.

Enfin, Son Excellence a dit qu'elle était fière de voir les zouaves reçus dans la maison des Rédemptoristes. Et alors il a raconté l'histoire de l'institution du régiment des zouaves pontificaux, en donnant au R. P. Deschamps (de l'Ordre des Rédemptoristes) devenu depuis cardinal Deschamps, la gloire d'avoir formé le premier noyau de zouaves ayant pour commandant le général de Lamoricière. En terminant Mgr Smeulders a remercié les zouaves d'être venus en grand nombre protester de leur amour et de leur dévouement à la cause pontificale, et il les a assurés qu'il saurait faire part à Sa Sainteté de la noble démarche que les zouaves s'imposaient avec tant de bonheur.

A la demande de leur aumônier, Son Excellence s'empressa de donner sa bénédiction aux zouaves de Québec.

Mgr Smeulders se mit ensuite à converser avec les zouaves en véritable père de famille, demandant des informations à celui-ci, disant un bon mot à celui-là. Il admira la beauté et la richesse du drapeau des zouaves qui avait été déployé dans un angle du salon, et leur recommanda de toujours rester fidèles à ce drapeau et de toujours montrer le même attachement qu'ils ont eu jusqu'à ce jour pour l'illustre successeur de saint Pierre. La statue en argent du général de Charette qui se trouvait sur la table du centre attira aussi les regards de Son Excellence, qui n'eut que des éloges à prodiguer au brave et à l'illustre lieutenant-colonel du régiment des zouaves pontificaux. Son Excellence a fait alors un rapprochement entre les croisés du moyen-âge et les zouaves ; les chevaliers du temps de Saint-Bernard, a-t-elle dit, ont été les zouaves du 11e siècle, et les zouaves pontificaux ont été les chevaliers du 19e siècle.

Son Excellence le commissaire apostolique a passé près d'une heure avec les zouaves, qui sont revenus enchantés de la cordiale réception que leur a faite le Représentant de Léon XIII au Canada.—*Le Canadien*.

MENTANA.

(Suite et fin.)

Le départ de Garibaldi, dissimulé probablement sous quelque spécieux prétexte, ne découragea pourtant pas l'armée garibaldienne, qui continua à combattre avec acharnement, et son état-major, ne désespérant pas encore du succès, tenta un nouvel et suprême effort pour dégager Mentana et envelopper les pontificaux en les débordant. Tout ce que l'on put rassembler d'hommes, les bataillons intacts comme les débris épars, fut réunis en deux profondes colonnes ; on ne laissa dans le bourg que les hommes strictement nécessaires pour sa défense.

Il était alors 3½ heures. La troisième phase de la bataille, l'intervention des troupes françaises, jusqu'alors spectatrices du combat, allait commencer enfin.

Lorsque le général Kanzler, placé sur les hauteurs de la Vigna Santucci, vit déboucher sur ses ailes les troupes garibaldiennes, qui s'avançaient en rangs serrés, en co-

lonnés par compagnies, et dans un ordre qui eût été vraiment étonnant, si l'on n'eût su la quantité d'officiers et de soldats de l'armée régulière qui se trouvaient dans leurs rangs, il n'avait plus de troupes fraîches, car le colonel d'Argy avait dû envoyer ses dernières compagnies comme soutien aux zouaves qui combattaient au centre, en face du village. Les troupes engagées avaient, par la vigueur même de leurs attaques victorieuses, perdu la cohésion nécessaire pour faire face à des forces supérieures compactes, énergiquement et intelligemment conduites. Il fallait pour cela des troupes fraîches et intactes. Le général Kändler invita donc le général de Polhès à faire entrer en ligne ses troupes, qui en attendaient si impatiemment le signal et se morfondaient, depuis trois heures, en voyant combattre les pontificaux, tandis qu'elles devaient rester l'arme au pied.

Le colonel Fremont, avec le 1er bataillon du 1er de ligne, appuyé par trois compagnies du 2e chasseurs à pied, marcha sur l'aile gauche des garibaldiens, et le lieutenant-colonel Saussier, avec le bataillon du 29e de ligne, se porta sur leur droite, pour y donner la main au major de Troussures.

Le colonel Fremont, qui montra autant de bravoure que de coup d'œil, arriva à l'extrême droite de la ligne pontificale au moment où la colonne garibaldienne, partie de la route de Gattacioca, et ayant suivi le fond de la vallée, en gravissait les pentes et atteignait le bord du plateau, sous les ordres de Menotti lui-même. Les garibaldiens et les Français formaient sur ce point une ligne à peu près en équerre avec la ligne de bataille principale. Les premiers ayant leur gauche au pied du mont Santa-Croce, et les seconds étant adossés à la route de San-Angelo, un peu plus près de Mentana que les premiers. Les garibaldiens marchaient résolument et fièrement, prenant les Français pour des légionnaires et ne soupçonnant pas la terrible surprise qui les attendait. Avant qu'ils ne fussent à portée d'ouvrir leur feu, ils virent les Français déployés s'arrêter; puis, de cette ligne rouge, partit un feu écrasant, d'une effrayante précision, d'une énorme portée et d'une rapidité inconnue jusqu'alors. C'était le chassepot qui débutait et qui faisait merveille, selon l'expression toute naturelle que l'on a si amèrement et si injustement reprochée au général de Failly. Le roulement incessant de cette fusillade fut entendu sur tout le champ de bataille, et partout on cessa instinctivement le combat pour l'écouter mieux. L'effet en fut terrible. Les rangs garibaldiens étaient décimés; l'arme nouvelle et formidable y semait la terreur avec la mort. La lutte paraissait désormais impossible, et en quelques instants le découragement fut général. Les compagnies, les bataillons se débandèrent; mais les implacables balles les poursuivaient dans leur fuite et faisaient de nouvelles victimes. Menotti, Frigyesi, Fabrizi et d'autres firent vainement des efforts désespérés pour arrêter la déroute, rassembler les fuyards et les ramener au combat. Chaque fois qu'une compagnie tentait de se reformer, se croyant à l'abri du feu par la distance, elle était en quelques instants atteinte et dispersée par ce feu, dont la portée paraissait illimitée. La panique fut bientôt irrémédiable et les fuyards débandés courent, comme un troupeau affolé d'épouvante, vers la route de Monte-Rotondo. Là ils trouvèrent la retraite fermée par la colonne du major de Troussures, qui, presque sans coup férir, leur fit des centaines de prisonniers, parmi lesquels l'historien garibaldien del Vecchio.

En effet, pendant que la colonne garibaldienne de gauche était si maltraitée, celle de droite venant de Monte-Rotondo avait subi une défaite tout aussi prompte, quoique moins sanglante. Cette colonne était forte de plus de 1,500 hommes, pour la plupart de troupes fraîches,

et était commandée par le colonel Cantoni. Elle s'avancait aussi avec beaucoup d'entrain; mais, à peine déployée sur les hauteurs du côté ouest de Mentana, elle fut foudroyée en face par les chassepots du 29e de ligne, qui avait pris d'excellentes positions sur les hauteurs, et prise en enfilade par le feu de la colonne de Troussures, qui, arrivant par le chemin des Vignes neuves, se trouvait sur son flanc droit.

L'attaque de flanc du major de Troussures fut très habilement conduite et eut des résultats décisifs. Les garibaldiens, arrêtés dans leur mouvement offensif, ne tardèrent pas à se replier les uns vers Monte-Rotondo, les autres dans Mentana. Le major de Troussures poursuivit les premiers jusqu'à la route de Monte-Rotondo, où il arriva juste à temps pour ramasser par centaines les débris de l'autre colonne garibaldienne, poursuivis derrière Mentana par le colonel Fremont. Il se porta ensuite sur l'église des Saints, s'empara des premières maisons du faubourg, où il fit quelques prisonniers, mais, trouvant sur ce point une résistance trop vigoureuse, il se porta enfin à l'extrême droite de la ligne pontificale, où il se relia au colonel de Fremont. Ce dernier, d'après ses instructions, avait arrêté sa poursuite vers Monte-Rotondo, se trouvant trop isolé pour attaquer cette position. M. de Troussures avait ainsi traversé avec une grande bravoure et un égal bonheur toute la ligne ennemie. Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Saussier avait occupé la position que le major de Troussures avait quittée sur la route de Monte-Rotondo. L'investissement de Mentana était donc complet et il ne restait aux garibaldiens qui s'y trouvaient encore qu'à mourir ou à se rendre; mais la pensée d'une capitulation était encore loin de leur esprit, et le combat continuait avec fureur au centre de la ligne, à l'est de Mentana.

Le capitaine Daulier, qui combattait en volontaire, avait pris le commandement de la section Cheynet, attachée à l'avant-garde, et l'avait conduite à 100 mètres de Mentana, près des meules, dans une position favorable au tir, mais complètement exposée au feu de l'ennemi. Les premiers coups furent parfaitement dirigés et produisirent bon effet, mais en quelques instants deux artilleurs furent blessés et plusieurs chevaux tués. La perte de ces derniers faillit causer celle des pièces elles-mêmes, car on ne pouvait plus les emmener, et une sortie des garibaldiens sur ce point, exécutée avec énergie et promptitude, leur eût probablement permis de les prendre. Enfin, les chevaux de rechange arrivèrent, les pièces furent attelées et le maréchal des logis comte Bernardini, jeune sous-officier qui avait montré dans cette affaire un sang-froid et une bravoure remarquables, sauta sur son cheval, lorsque deux balles l'atteignirent au cou et à la poitrine et le renversèrent raide mort. La retraite des artilleurs fut protégée par le feu des zouaves et des légionnaires qui combattaient sur ce point, et la section, remise en batterie hors de la portée des fusils garibaldiens, rouvrit son feu contre le château.

Les deux colonnes garibaldiennes ayant été battues et dispersées, Mentana se trouvant enserrée dans un cercle de fer infranchissable, nul secours ne pouvant arriver aux garibaldiens qui s'y trouvaient renfermés, il ne restait qu'à accabler le bourg sous les boulets et les obus, et à attendre que l'artillerie eût produit tout son effet, pour lui donner le suprême assaut.

Le château de Mentana restait intact, grâce à la solidité de ses murailles, et l'action de l'artillerie ne pouvait le rendre intenable qu'après quelques heures d'un bombardement continu. Le reste du bourg était même à peu près inaccessible au feu de l'artillerie, par suite de sa position topographique; car, à partir des premières maisons et du château, le terrain descendant vers le

nord; la plus grande partie de Mentana et tout le faubourg se trouvent ainsi à l'abri des feux d'une artillerie placée où l'était celle des alliés. En outre, la position était défendue par l'élite de l'armée garibaldienne, parmi laquelle se trouvaient les carabiniers génois. L'attaque de vive force devait donc être nécessairement très meurtrière et très difficile tant que l'artillerie n'aurait pas écrasé les défenseurs sous des feux convergents; et il eût peut-être été préférable d'y renoncer, car la position devait évidemment tomber d'elle-même.

Néanmoins le général Kanzler, auquel un bombardement répugnait à cause des désastres qu'il devait nécessairement causer aux habitants, espéra pouvoir terminer l'action avant l'arrivée de la nuit, et il ordonna une dernière attaque. Le général de Polhès se mit avec le colonel Berger à la tête de la colonne d'assaut, formée du 59^e de ligne et du 2^e bataillon de chasseurs restés jusqu'alors en réserve, et s'avança bravement par la route de Rome. Cette colonne réussit à chasser les garibaldiens de quelques vignobles qu'ils occupaient encore et parvint à très peu de distance du village; mais, malgré tous ses efforts, elle ne put y pénétrer, l'entrée du village étant défendue par de fortes barricades rendues inabordable par le feu terrible qui en partait, ainsi que du château et des maisons voisines. Elle fut donc obligée de se replier sur la droite, après avoir eu, en quelques instants, 24 hommes hors de combat. Au centre, les zouaves, voyant s'avancer la colonne d'attaque française, demandèrent à grands cris de pouvoir aussi donner l'assaut, et leurs officiers, cédant à l'entraînement d'une bravoure trop téméraire, finirent par y consentir, tout en comprenant le péril. Parmi eux se trouvaient le lieutenant Lefebvre et le capitaine de Chappedelaine, qui dit en tirant son épée: "Eh bien! soit, encore une folie; en avant, à la baïonnette!"

Les zouaves, appuyés par la compagnie Durost, quittèrent les meules qui leur servaient de poste avancé, se jetèrent sur la maison la plus rapprochée, en enfoncèrent la porte et y firent 49 prisonniers.

Pendant qu'on les capturait, l'héroïque Jean Moeller, fils d'un savant professeur de l'Université catholique de Louvain, vétéran de Castelfidardo, et ancien officier, revenu en volontaire comme simple soldat, quitta ses compagnons, courut à une barricade située contre la maison prise (à l'entrée du bourg, par le chemin du Conventino), y jeta son képi, renouvelant ainsi l'action si célèbre du grand Condé à la bataille de Lens, et s'y élança en s'écriant: "Allons le reprendre, qui a du cœur me suive!" Mais, au pied de la barricade une balle l'atteignit et le renversa, l'épaule droite fracassée.

Cette héroïque témérité fut la dernière action du combat. Les clairons sonnèrent sur tout le périmètre du bourg la cessation du feu.

La nuit tombait en effet, et la victoire était complète. L'armée garibaldienne était écrasée et dispersée; ses débris fuyaient dans toutes les directions, en proie à une indicible épouvante, jetant leurs armes et laissant sur le champ de bataille plus de 1,000 morts et blessés, et entre les mains des alliés un nombre plus grand encore de prisonniers, pris pendant l'action même, leur artillerie, tous leurs bagages et des milliers de fusils; pertes énormes, d'une proportion exceptionnelle, et auxquelles il faut encore joindre, outre les centaines de blessés qui encombraient les villages voisins, jalonnaient la route de Corchese où avaient gagné cette ville, les combattants restés dans Mentana et fatalement voués à une capitulation prochaine et inévitable. Le général Kanzler, voyant échouer l'attaque du 59^e de ligne, renonça sagement à la renouveler. Certain du résultat final, il ne voulut pas risquer sans nécessité de précieuses existences et verser un sang

inutile. Il laissa aux ombres de la nuit le soin d'exercer sur l'esprit des garibaldiens leur influence démoralisante et de les amener au sentiment de leur irrémédiable défaite.

Les troupes pontificales et françaises prirent donc leurs positions de bivouacs, sur le terrain conquis, tout couvert de morts et de blessés. On rappela les compagnies dispersées et confondues, on les reforma un peu en arrière et l'on prit toutes les précautions militaires nécessaires pour se mettre à l'abri de toute tentative de sortie; les grand'gardes furent multipliées, l'artillerie resta chargée et atelée, et les troupes, réunis autour des feux, se tinrent prêtes à reprendre les armes.

Les derniers rayons du jour ont disparu, et la nuit est tombée, sombre, pluvieuse et froide comme la précédente. Nuit à la fois triste et joyeuse, heureuse et cruelle, solennelle et lugubre! Nuit dont le souvenir ineffaçable restera gravé à jamais dans l'âme de ceux qui assistèrent à la journée de Mentana!

Tout autour du bourg, les feux des bivouacs, alimentés de débris de palissades et de sarments de vignes, forment une ceinture de lueurs rouges, d'où jaillissent des gerbes de flammes claires chaque fois qu'on y jette de nouveaux aliments, ceinture de feu décelant aux yeux des défenseurs de Mentana la ceinture de fer qui les enserrme. Autour de chacun de ces foyers est une compagnie; pour la plupart des corps, les vivres font défaut, mais la faim, le froid et la pluie n'ébranlent point le moral des troupes triomphantes. Officiers et soldats causent de la sanglante et glorieuse bataille; on en raconte, on en discute chaque incident, tantôt avec toute la joie d'une victoire noblement obtenue, tantôt avec les regrets profonds que laissent après eux tant de morts héroïques. Parfois des hurrahs, de joyeuses clameurs s'élèvent: c'est un compagnon d'armes, un ami, un frère séparé des siens, que l'on croyait perdu et qui rejoint son détachement. Comme on entoure ce cher bien venu! Comme on lui serre les mains! Comme on l'embrasse! Et que de questions! Où a-t-il été? Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il vu? Puis, après chaque récit, de nouveaux vivats et les cris de vive Pie IX, pontife et roi! éclatent formidables et roulent comme le grondement du tonnerre d'un bivouac à l'autre.

Mais à quelques pas de ces scènes si animées, que de spectacles douloureux, que de cruels souffrances! On distingue dans l'ombre des masses confuses qui se meuvent autour d'une lueur rongée et vacillante: ce sont des groupes de soldats et d'infirmiers qui ramassent les blessés. Les cris et les plaintes guident leurs pas, et ils vont fouiller les haies, les buissons, les plis de terrain, pour y chercher des malheureux qui les appellent. Là où ont passé les chassepots des Français ou les baïonnettes des zouaves, morts et blessés forment parfois un horrible tas d'où sortent des gémissements; on soulève les corps, on y cherche un souffle de vie, on dépose les cadavres, on enlève les blessés, et, qu'ils soient ennemis ou amis, on les emporte avec des soins touchants à l'ambulance prochaine. Toute haine a disparu dans ces cœurs chrétiens; car, selon la loi du Christ, il n'y a plus d'ennemi là où il y a un homme qui souffre; il n'y a plus qu'un frère à soulager.

Tout cela sans doute se revoit sur bien des champs de bataille, mais prend ici un aspect plus saisissant par le saint enthousiasme qui animait et pénétrait jusqu'à la moelle les champions de l'Eglise.

Aux ambulances, établies au Romitorio et à la Vigna Santucci, madame Stone, les sœurs de charité, le docteur Ozanam, les médecins militaires, les infirmiers volontaires ou militaires se multipliaient pour recevoir les centaines de blessés qu'on leur amenait sans relâche. Garibaldiens, Pontificaux et Français, en proie aux mêmes souffrances, recevaient les mêmes soins; lorsque les

blessures étaient visitées, lavées et pansées, lorsque le chirurgien avait terminé sa cruelle besogne, arrivait le prêtre, l'aumônier, qui venait à son tour panser les plaies de l'âme et y répandre le baume divin des consolations religieuses. Après des pontificaux pour la plupart préparés à la mort avant la bataille même, la tâche était aisée, mais après des garibaldiens que de combats et de luttes morales ! Presque tous pourtant reconnurent leurs fautes et renièrent leurs égarements. Beaucoup d'entre eux étaient des jeunes gens aveuglés et fanatisés, auxquels les prédications des sectes avaient inspiré une impiété factice, mais qui conservaient encore vivaces au fond de leur âme les douces croyances de leur enfance. Au moment où les portes de la mort s'ouvraient à leurs yeux épuvés, dans cet instant suprême où les voiles se déchirent, leurs yeux se rouvraient à la lumière ; ils témoignaient le plus ardent repentir, et bien peu d'entre eux se montraient rebelles jusqu'au bout aux exhortations des aumôniers.

Pendant toute cette journée et toute cette nuit terribles, les aumôniers se montrèrent admirables. Parmi eux on doit citer au premier rang deux Belges, Mgr de Woelmont et le Père Jésuite de Gerlache, ainsi que Mgr Bernard, aumônier des carabiniers, Mgr Daniel, aumônier des zouaves, Mgr Bastide, aumônier de la légion, le Père Ligiez, dominicain, et l'abbé Peigné. Pendant la bataille ils suivaient les troupes au feu, confessaient les blessés et leur donnaient les derniers sacrements au milieu des balles ennemies. L'un d'entre eux, voyant un zouave mourant à un endroit où pleuvait une grêle de balles, se coucha à ses côtés pour recevoir sa confession. Partout on les voyait aux points les plus périlleux, à la fois infirmiers et prêtres.

Les blessés souffraient cruellement aux ambulances du manque absolu d'eau, car on n'en avait point amené, et il n'y en avait pas à trouver, ni sur le champ de bataille, ni dans les environs. On dut aller en chercher à des distances considérables et en quantité insuffisante pour tant de malheureux, qui, dévorés de la soif inextinguible des blessés, faisaient entendre sans cesse le cri : *A boire, à boire*, cri d'autant plus lamentable que l'on ne pouvait y satisfaire. Là encore les soldats pontificaux furent admirables envers les garibaldiens ; ils partagèrent avec eux, comme avec des frères, cette eau si rare et si ardemment convoitée.

Tandis que la joie du triomphe éclatait dans le camp pontifical ; tandis qu'un conseil de guerre, réuni par le général Kanzler, délibérait à la Vigna Santucci et que les ambulances se remplissaient de blessés, la consternation et l'épouvante régnaient sans partage parmi les garibaldiens. Ceux qui se trouvaient renfermés dans Mentana étaient sans espoir, ou d'être dégagés par un secours quelconque, ou de pouvoir s'ouvrir un chemin au milieu des ennemis qui les cernaient étroitement. Ils n'étaient plus guère qu'un millier, et toute tentative de sortie eût été suivie d'un désastre certain. La capitulation s'imposait donc à eux d'une façon absolue aux premiers rayons du jour, et ils redoutaient qu'on ne leur infligeât justement les traitements que les lois de la guerre autorisaient à l'égard de gens qui n'étaient, ni des belligérants, ni même des rebelles, mais bien de véritables brigands sans drapeaux, sans uniformes et sans organisation régulière, venus, en grande partie du moins, dans un but de pillage.

A Monte Rotondo surtout, où s'était réfugié Garibaldi, tout était confusion, désordre, épouvante. On y avait jusqu'à la nuit entendu gronder le canon et pétiller la fusillade, qui se rapprochait toujours et faisait craindre à

chaque instant de voir apparaître l'uniforme redouté de ces zouaves, qui avaient porté de si terribles coups et fait un si grand carnage. Des fuyards, haletants, désarmés pour la plupart, accouraient par milliers, racontant des choses terrifiantes. Des centaines de blessés arrivaient en se traînant et encombraient les maisons, où ils arrachaient par la violence une hospitalité que leur refusaient les habitants exaspérés. Garibaldi avait fait fortifier les abords de Monte-Rotondo, mais la terreur des siens était telle que, lorsque la 6^e compagnie de carabiniers et deux compagnies françaises parurent un instant en vue de la ville, malgré ses ordres, ses prières et ses menaces, des postes avancés tout entiers jetèrent leurs armes et s'enfuirent en courant à travers les champs et les bois, ou se réfugièrent effarés dans les murs de la ville.

Il y eut alors conseil de guerre au château Piombino. Guerzoni, Fabrizi et quelques autres démontrèrent à Garibaldi l'impossibilité de songer à prolonger la lutte et parvinrent à le décider à quitter le territoire de l'Eglise. La retraite fut ordonnée sur Corrèse, elle s'effectua au milieu des ténèbres et de la pluie, dans un désordre affreux. Toute trace d'organisation avait disparu, et jamais on ne vit spectacle plus lamentable que celui de cette cahue, qui ne conservait plus le moindre esprit militaire et accablait de ses imprécations celui qui avait été son idole. Des bandes éparses erraient dans les bois, cherchant à gagner la frontière avant le jour et à mettre entre elles et les baïonnettes pontificales le rempart de l'armée italienne. Garibaldi arriva encore dans la soirée à Corrèse, et son premier soin fut naturellement d'y faire une proclamation, dont le texte prouve que dans ce moment il ignorait encore la part prise à la bataille par les Français, ayant quitté le théâtre de l'action avant leur entrée en ligne.

Le jour naissait à peine lorsque le major Fauchon pénétra dans le faubourg de Mentana avec son bataillon du 59^e de ligne. Il s'y empara presque sans coup férir des premières maisons et y fit des centaines de prisonniers. Les garibaldiens n'opposaient plus de résistance et n'osaient frapper aux portes pour qu'ils sortissent des maisons et se rendissent. Un parlementaire garibaldien, le capitaine Cavo, vint alors offrir au lieutenant colonel de Bressoles, du 59^e de ligne, de remettre la place aux Français, à condition que les défenseurs pussent se retirer avec armes et bagages. Le général Kanzler, prévenu, refusa naturellement ces conditions inadmissibles et exigea la reddition simple ; mais, comme les prisonniers que l'on venait de faire portaient à 1,398 le nombre total des prisonniers non blessés, et comme cette masse devait déjà donner de grands embarras, toutes les prisons de Rome étant pleines, le général permit aux défenseurs du château de se retirer sans armes, et il les fit conduire sous escorte à la frontière, au nombre de plus de 700.

On put alors seulement se rendre un compte exact des pertes.

Les zouaves avaient 24 morts et 68 blessés ; la légion, 6 blessés seulement ; les carabiniers, 5 morts et 37 blessés ; l'artillerie, 1 mort et 2 blessés ; les dragons, 1 blessé. Soit, pour les pontificaux, 30 morts et 114 blessés.

Le 2^e de chasseurs à pied avait 6 blessés ; le 1^{er} de ligne, 2 blessés ; le 29^e, 5 blessés ; le 59^e, 2 morts et 22 blessés ; les chasseurs à cheval, 1 blessé. Soit, pour les Français, 2 morts et 36 blessés.

L'armée alliée avait donc en tout 32 morts et 150 blessés. Malheureusement un grand nombre de ces derniers moururent des suites de leurs blessures, 10 zouaves et 9 carabiniers succombèrent.

L'HIVER

Mais de nos saisons, tout le charme est parti :
Tout s'est évanoui dans la nuit de gelée.
C'est un temps à passer, prenons notre parti ;
Coloyons le foyer et brûlons la ramée.

Le voilà donc arrivé l'hiver si redouté ! Mais, il ne sera peut-être pas si méchant qu'on le craint, car le Seigneur a coutume de ménager le pauvre qui n'a guère d'habits, ni guère de bois.

Le voilà donc arrivé cet hiver avec sa barbe de frimas et son chapeau de glaces !

Préparez vos bûches : allumez et entourez le foyer. Cette saison rigoureuse a ses charmes pour ceux qui peuvent se procurer les nécessités de la vie ; mais il faut que la charité chrétienne pense aux malheureux qui grelottent et ne peuvent se donner ni le pain de chaque jour, ni la branche sèche qui pétille à l'âtre de la chaumière. — C'est pendant cette saison que Jésus est né dans l'étable de Bethléem. Riches, figurez-vous que c'est lui qui vous demande l'aumône dans la personne du pauvre qui sollicite votre charité, et vous donnerez généreusement.

DANS UN CACHOT.

La France subissait alors le règne de la Terreur. Ceux que n'atteignait point la mort étaient réservés aux lentes souffrances de la déportation ; et l'exil sur la terre de la Guyane devait vite avoir raison des constitutions les plus robustes. Mais du jour où l'ère du martyr parut revenue, quelque chose du magnanime courage dont les premiers chrétiens donnèrent l'exemple ressuscita dans les âmes, et la plupart de ceux qu'atteignirent les décrets des tribunaux de la Convention se trouvèrent dignes de mourir pour Dieu et le roi. Tandis que le sang ruisselait sur la place de la Révolution de Paris, certaines villes de province, comme Nantes et Lyon, s'efforçaient d'accumuler des horreurs dignes de balancer les massacres de l'Abbaye.

Lyon eut ses fusillades et les noyades de la Loire laissent encore un sinistre souvenir.

Un digne prêtre, l'abbé de Gervaudun, que le tribunal de Carrier n'avait osé envoyer à la mort, tant on craignait que la reconnaissance des pauvres secourus par lui excitât une émeute, venait de s'entendre appliquer la peine de la déportation par les représentants de la Terreur à Nantes.

Aucune émotion n'altéra son visage, il se contenta de faire le signe de la croix et de bénir ses juges.

Reconduit à la prison et jeté dans une étroite cellule, il commençait à goûter un repos que les émotions de la journée n'avaient pas le pouvoir de rendre moins calme, quand des cris, des blasphèmes, auxquels se mêlaient des bruits sourds de pierres heurtées et de chaînes retentissantes l'arrachèrent à son premier sommeil. Le tumulte succéda au tapage croissant. Gardiens et guichetiers couraient éperdus dans les corridors, et la peur à laquelle ils étaient en proie se trahissait dans le son de leurs voix effarées.

L'abbé de Gervaudun, inquiet des suites de cette scène nocturne, heurta à la porte de son cachot, que le guichetier entrouvrit.

— Que se passe-t-il ? demanda le vieux prêtre.

Le gardien haussa les épaules, et parut hésiter avant de répondre.

C'était un homme d'un naturel bon et doux, que la crainte avait porté à accepter cette place, et qui la remplissait avec une bienveillance dont plus d'un malheureux pouvait se louer.

— Monsieur l'abbé, répondit-il, car il se trouvait trop éloigné de ses collègues pour que son ton respectueux lui fût imputé à crime, il ne s'agit de rien qui soit digne de vous occuper.

— Vous semblez troublé cependant.

— Affaire de métier, voyez-vous ! Nous n'avons pas seulement ici des saints comme vous et vos amis, et tout le monde ne regarde pas la guillotine comme un degré conduisant au ciel. On nous a amené assez tard deux misérables coupables de tous les crimes, et qui, après avoir volé, pillé, tué, allumé vingt incendies, se révoltent contre la sentence qui vient de les frapper. Ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes sauvages. Ils poussent des hurlements effroyables, et menacent de tuer le premier d'entre nous qui pénétrera dans leur cellule. Ils le feraient comme ils le disent, leur désespoir ayant centuplé leurs forces, ils sont parvenus à briser leurs fers, et dévèrent maintenant leur cachot. Le bourreau qui vient d'entrer se demande comment il accomplira sa mission. Cette fois le condamné pourrait bien massacrer l'exécuteur...

— Les malheureux ! murmura le prêtre.

Le vieillard réfléchit un instant, puis il demanda au guichetier :

— Vous croyez qu'il y a danger pour le premier qui pénétrera près d'eux.

— Danger de mort, oui, monsieur l'abbé !

— Mon ami, reprit le prêtre, vous êtes père de famille, et vous rendez ici aux prisonniers de signalés services ; l'exécuteur des hautes-œuvres exerce son métier, je suis, moi, condamné à un lent supplice ; si je succombe, Dieu m'appellera près de lui... mais il me gardera, croyez-le... Ouvrez-moi la porte du cachot de ces deux hommes, je suis sûr non-seulement de réussir à les calmer, mais encore de les amener à accepter leur sort avec une entière résignation.

— Vous voulez tenter l'impossible, mon père !

— Rien n'est impossible au nom de la croix.

— Si ces misérables vous assassinaient...

— Mon devoir est d'essayer de toucher leurs âmes.

— Je me regarderais comme responsable du malheur qui vous frapperait.

— Si vous me refusiez, vous répondriez de leur damnation.

— Le guichetier tira son bonnet à queue de renard, s'effaça devant le vieillard, et lui dit d'une voix respectueuse :

— Passez, monsieur l'abbé.

Jomard n'exagérait rien en comparant les deux condamnés à des bêtes féroces. A l'heure de régler un compte rigoureux avec la société et de payer par le dernier supplice des crimes longtemps impunis, l'amour de la vie les ressaisissant avec une force brutale, ils ne pouvaient supporter l'idée de voir brusquement finir une existence abandonnée d'abord à la débauche puis au crime.

Avant de tomber entre les mains du bourreau ils voulaient se venger de l'arrêt du tribunal, et une force herculéenne venant en aide à leur perversité, ils se faisaient une arme de tout ce qui se trouvait à portée de leurs mains. Acculés dans un angle de leur cachot, et gardant devant eux un amas de décombres, ils se tenaient prêts à les lancer à la tête de quiconque pénétrerait près d'eux.

La présence d'un homme, quel qu'il fût, devait exaspérer les misérables ; celle d'un prêtre souleva dans leur âme une indicible colère, et tous deux bondirent vers lui en poussant des cris de mort.

Le vieillard les attendait, les bras croisés sur sa poitrine :

— Que me voulez-vous, mes amis ? leur demanda-t-il d'une voix douce.

— Ce que nous voulons, répondit le plus jeune en ac-

compagnant ces mots d'un blasphème, te chasser de ce cachot où nous ne t'avons pas appelé.

— Ce n'est pas en qualité de prêtre que j'y entre.

— Pour quelle raison, alors ?

— Je suis un condamné comme vous, répondit l'abbé de Gervaudun.

Pour la première fois les assassins remarquèrent que les mains du prêtre étaient entravées.

Alors le plus âgé s'élança vers le coin le plus obscur du cachot, et revenant armé d'une lime :

— Nous serons donc trois pour nous défendre, dit-il, je vais couper tes menottes.

— A quoi bon ! répondit le prêtre, j'accepte avec résignation les décrets de la Providence... Ma vie est entre les mains de Dieu, il en disposera suivant sa volonté.

— Dieu ! s'écria Marc Augu, le plus jeune des condamnés, y a longtemps qu'il cesse de s'occuper de nous, si jamais nous avons été l'objet d'une seule de ses pensées ! Jean Roulier, mon camarade, et moi nous en avons fait assez pour ne rien attendre de lui.

— Vous vous trompez, répondit le prêtre ; quelque conduite que puissent tenir les hommes créés à son image, si corrompus qu'ils deviennent sous l'influence de leurs passions, il n'ont jamais la possibilité d'effacer de leur front le signe d'enfants du ciel, ni de divorcer sans retour avec celui qui les créa... Pauvres égarés ! vous vous croyez forts parce que vous êtes devenus impies ! Mais le vrai courage à cette heure serait de vous repentir, de subir avec fermeté le supplice que vous avez trop mérité, et d'attendre de la bonté de mon Dieu qu'il vous prit en pitié.

Marc Augu laissa tomber la lime qu'il serrait entre ses doigts crispés.

Vous venez de dire une chose terrible, murmura-t-il à voix basse, nous avons peur de la mort... Songez-vous à cette machine odieuse qui coupe brusquement la tête et fait de l'homme deux débris sanglants...

— Ceux que vous avez tués ne redoutaient-ils point aussi le trépas que vous leur avez fait endurer ?

Les deux hommes baissèrent la tête.

— Écoutez, dit le prêtre en saisissant les mains du plus jeune, rien ne saurait vous soustraire au juste châtiment qui vous menace. On a envoyé vers vous les gardiens et quelques soldats, on fera entrer vingt hommes dans ce cachot, s'il le faut, cinquante, s'il en est besoin, et votre résistance échouera devant le nombre. Brisés, blessés, demi-morts, vous serez entraînés à l'épouvantable machine dont le nom seul vous épouvante, et l'effroi doublera votre supplice... Que faire devant l'inévitable ? l'accepter.

Cependant, s'il ne s'agissait que de céder à des hommes représentants de la loi qui vous frappe, je comprendrais peut-être une lutte acharnée, une défense sans espoir... Mais votre révolte perdra sans retour votre âme, sans garder le pouvoir de racheter votre vie.

Écoutez un ami, un père, un condamné comme vous, un homme qui, après avoir dépensé toute sa vie à soulager ses semblables, se voit assimilé à ceux qui l'ont souillé d'une façon horrible... La mort ne peut vous effrayer ainsi, la mort est le retour au Dieu qui nous créa, c'est l'échange d'une existence misérable contre une vie de bonheur sans ombre... Si je vous eusse parlé de la sorte quand vous étiez libres, maîtres de votre vie, vous m'eussiez repoussé bien loin, vous demandant quel intérêt me poussait vers vous... Mais le monde que vous regrettez ne peut plus rien pour votre délivrance... Le seuil de cette prison ne peut être franchi par vos amis, vos anciens complices ne sauraient aider à votre évasion... Vous êtes seuls dans ce cachot, seuls avec moi, qui vous aime encore, le dernier être qui ait le droit de vous par-

ler d'espérance à l'heure où le bourreau vous attend pour l'expiation."

Augu baissa la tête et s'assit sur l'amas de débris amoncelés dans l'angle de son cachot. A sa colère succédait l'étonnement. Il regrettait de se sentir troublé par les paroles du prêtre mais il n'avait plus le pouvoir de se soustraire à son influence.

— Est-ce que tu vas te laisser attendrir ? demanda son compagnon d'une voix rude. Un prêtre doit nous dire ces choses c'est son métier ; mais des gens comme nous savent ce que pèsent les mots... Quand nous aurons cédé à l'autorité, la guillotine n'en sera que plus près. Ce n'est pas le vieux Jean Roulier qu'on prendrait avec des paroles creuses.

— Était-ce donc des phrases vides de sens que les prières apprises jadis sur les genoux de votre mère, et qu'elle vous faisait chaque soir adresser à la vierge-Marie : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de la mort*...

— J'étais un enfant alors, murmura Jean Roulier.

— L'homme reste toujours l'enfant du Père céleste, même quand la mère est morte, la mère qui lui enseignait le travail et la foi.

— Taisez-vous ! tonnerre du ciel ! taisiez-vous ! s'écria Roulier en soulevant une pierre énorme comme s'il voulait s'en servir pour écraser le front de l'abbé de Gervaudun.

Mais si celui-ci resta immobile, Marc Augu, s'élançant vers son compagnon, lui saisit le poignet avec une telle vigueur que la pierre roula pesamment dans le cachot.

— Quel mal te fait cet homme ? demanda le plus jeune des assassins à son complice.

— Pourquoi me parle-t-il de ma mère...

— Nos mères ! répéta Marc, elles sont mortes, heureusement pour elles... Dieu sait combien la mienne m'aimait, et de quel honte j'ai payé sa tendresse...

— Vous le regrettez ? demanda le prêtre.

— Oui, répondit Marc, elle ne méritait pas tant de douleur.

— Et vous ? reprit l'abbé de Gervaudun en s'adressant à Roulier.

— Je vous ai défendu de rappeler son souvenir et de prononcer son nom ! sous peine de mort, entendez-vous ? sous peine de mort !

— Je suis condamné, et j'accepte ma condamnation. Pour moi le trépas ne garde aucune amertume, et je voudrais vous le faire envisager comme la fin de la lutte et de la souffrance et le commencement d'une vie nouvelle à laquelle ont droit tous les hommes repentants de leurs fautes... Vous vous attendrissez au souvenir de votre mère, tant mieux, vous êtes déjà bien près de vous émouvoir au nom de Dieu, votre père... il vous a créé, il mourut pour vous... Au lieu de redouter la mort, lui innocent, il courut au-devant d'elle, subit le trépas pour racheter votre âme de la damnation... Il vous attend, il vous appelle, il vous tend les bras maintenant, à cette heure terrible et suprême... Ne le repoussez pas, c'est un père, ne l'éloignez pas de vous, c'est le divin martyr expiant vos crimes sur le bois de la croix...

Les deux hommes écoutaient immobiles ; Marc, le front caché dans ses mains, sentait fondre son âme dans le repentir, Jean Roulier luttait encore.

L'abbé de Gervaudun, tirant un crucifix de sa poitrine, vint s'agenouiller près de Marc.

— Voici votre maître et votre Dieu, lui dit-il, ses bras cloués sur un bois infâme ne peuvent vous repousser, jetez-vous sur son cœur entr'ouvert... Vous pleurez, vous regrettez les égarements de votre vie... Encore un effort, le dernier, avouez-moi les crimes dont votre existence fut souillée... Vos juges les connaissent... Moi, votre frère, je

les ignore, et je dois les entendre pour vous les pardonner.

Attendi par le souvenir de sa mère, enhardi par les paroles du prêtre, Marc commença le récit terrible de sa vie, puis au milieu de ses sanglots il entendit le prêtre prononcer sur son front la sentence de l'absolution. Un changement complet s'opéra dans tout son être. Il se jeta dans les bras de l'abbé de Gervaudun, et lui parla de son repentir et de sa reconnaissance avec un tel élan, que vaincu par ce spectacle, Jean Roulier, comptant ses dernières révoltes, se jeta dans les bras de la miséricorde divine avec un élan de ferveur qui arracha des larmes à son confesseur.

Une heure plus tard, dans ce cachot qui avait retenti de blasphèmes et de menaces, on n'entendait plus que la voix du repentir implorer la divine bonté.

Pour encourager les malheureux, l'abbé de Gervaudun ne cessait de leur rappeler la parabole de l'enfant prodigue, l'histoire du larron pénitent. Il les assurait du pardon du ciel, il ravivait en eux de célestes espérances, il les rapprochait à la fois de son cœur brûlant de charité et de son Dieu prêt à les accueillir, et quand sonna l'heure où gardiens, soldats et bourreau se demandaient quel drame sanglant allait se jouer dans le cachot des misérables, le prêtre en ouvrit lui-même la porte et s'avança en soutenant les deux condamnés qui, calmes et soumis, attendaient l'exécution de la loi.

Marc et Jean se laissèrent lier par le maître des hautes-œuvres, ils implorèrent une dernière fois la bénédiction du prêtre après lui avoir promis de mourir en chrétiens, ils marchèrent vers la place où se dressait le lugubre instrument de supplice.

La foule, dont la curiosité s'avivait de l'espoir d'être témoin d'une résistance désespérée, vit les deux complices s'agenouiller sur la dernière marche de l'échafaud et répéter les paroles que leur mère leur avait apprises: — *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.*

A QUOI BON DES COUVENTS ?

A quoi bon des moines, des religieuses ? Ne vaut-il pas mieux vivre comme tous les autres ? Est-ce une existence digne d'un homme que de passer ses jours à psalmodier des offices et des prières entre quatre murs ?...

O vous qui vous plaignez ainsi, et qui trouvez tant à redire sur ce chapitre, écoutez ce qu'en dit et ce qu'en pense l'un des vôtres. Vous allez le reconnaître à son style, au tour de sa phrase, aux saillies de sa pensée : c'est encore Victor Hugo, et voici son opinion sur la question des religieux et des religieuses ; car ce qui s'applique à ceux-là convient à celles-ci. Je cite textuellement :

« Là, chez eux, que font ces religieux ?
 « Ils renoncent au monde, aux villes, aux sensualités, aux plaisirs, aux vanités, à l'orgueil, aux intérêts. Ils sont vêtus de grosse laine ou de grosse toile. Pas un d'eux ne possède en propriété quoi que ce soit. En entrant là celui qui était riche se fait pauvre. Ce qu'il a il le donne à tous. Celui qui était ce qu'on appelle noble, gentilhomme ou seigneur, est l'égal de celui qui était paysan. La cellule est identique pour tous. Tous portent le même froc, mangent le même pain, dorment sur la même paille, meurent sur la même cendre. Le même sac sur le dos, la même corde autour des reins. Il peut y avoir là un prince, ce prince est la même ombre des autres. Plus de titres. Les noms même de famille ont disparu. Tous sont courbés sous l'égalité des noms de baptême. Ils ont dissous la famille charnelle et constitué dans leur communauté la famille spirituelle. Ils secourent les pauvres,

ils soignent les malades, ils élisent ceux auxquels ils obéissent, ils se disent l'un à l'autre : mon frère.

« Les esprits irréfléchis et rapides disent :

« A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-elles ? Qu'est-ce qu'elles font ? Nous répondrons : Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celles que font ces âmes ; et nous ajoutons : Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

« Il faut bien ceux qui prient toujours, pour ceux qui ne prient jamais. »

Une actualité

Dans les troupeaux errants des pampas d'Amérique

On parla un jour de se donner un roi.

Un bœuf le repoussait d'une voix érigique,

— Eh quoi ! mugissait-il, nous subirions la loi

D'un égal ? Non, messieurs ; vive la république !

— Mais, lui dit un bison, au trône monarchique,

C'est vous, bœuf éloquent, vous qui seriez porté.

— Vrai ! dit le bœuf ; oh ! bien vive ! la Royauté !

Un inconnu.

A V I S.

Le *Bulletin* finit avec ce numéro sa dixième année d'existence. Il était né pour propager parmi les Canadiens les idées pour lesquelles les zouaves sont allés combattre à Rome. Sa carrière a été bien remplie, son influence s'est fait sentir surtout au foyer domestique, arène moins brillant, il est vrai, que celui des luttes extérieures, mais qui offre plus d'avantages pour affermir l'homme dans la voie du bien.

Le *Bulletin* n'a paru depuis quelques années que par le dévouement de quelques personnes. Notre liste d'abonnés est assez considérable mais le nombre de ceux qui paie est restreint, beaucoup croient assez faire en le recevant. Cette indifférence nous force de suspendre la publication du *Bulletin*. C'est à regret que nous prenons cette décision, personne plus que nous ne désire le voir continuer son œuvre. Il a fallu pour amener cette discontinuation de graves raisons, la principale est le manque de ressources. Nous avertissons les abonnés qui sont en défaut que nous allons pousser la collection des arriérés avec vigueur afin de liquider nos affaires.

DECES.

En France, Arthur de la Tocnaye, capitaine au régiment des zouaves pontificaux, décédé à Guérande, à l'âge de 42 ans.